



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS : LE PANARI

JE lisais dernièrement dans une revue féminine que le panari est une affection légère, pour laquelle il n'est pas besoin d'avoir recours au médecin.

La bonne dame qui donne ce conseil le faisait sans doute de bonne foi ; ce qui ne l'empêche pas de commettre une lourde erreur.

Le panari est une maladie insignifiante, si l'on considère l'endroit où il siège, le bout du doigt ; mais c'est une affection grave quand on sait les douleurs qu'il provoque, et surtout les risques qu'il fait courir.

* * *

Il faut d'abord ne pas confondre le panari avec une vulgaire tourniole, c'est-à-dire l'inflammation de la peau qui entoure la base de l'ongle. Ce qui caractérise le panari, c'est que c'est un abcès qui siège à la partie profonde du bout du doigt, entre l'os et cette membrane qui l'entoure immédiatement, et qui s'appelle le périoste.

Le périoste n'est pratiquement pas extensible. Or qui dit inflammation et surtout formation de pus, dit gonflement. Le gonflement étant d'abord pratiquement impossible à cause de l'inextensibilité du périoste, il en résulte d'abord des douleurs atroces par compression des filaments nerveux, douleurs qui durent tant que le pus n'a pas trouvé une issue suffisante. Comme cet issue est lente à s'ouvrir, et est rarement suffisante d'emblée, les douleurs persistent longtemps.

Le médecin, appelé à temps, essaiera d'abord d'une médication énergique, bains antiseptiques appropriés pour faire avorter le mal. S'il n'y réussit pas, il ne laissera pas son malade souffrir. Il débridera largement, et surtout profondément d'un coup de bistouri qui devra atteindre l'os ; et son malade sera si radicalement soulagé qu'après quelques heures il ne souffrira pas plus que s'il avait une simple égratignure. Il lui suffira d'attendre la guérison qui sera naturellement

plus lente que pour une blessure moins profonde.

* * *

Mais si l'on s'en tient au remède de bonne femme préconisé, voilà ce à quoi on se voue :

D'abord, en premier lieu à des douleurs atroces et prolongées.

Ensuite à une infirmité permanente. Car le panari laissé à lui-même, non seulement dure longtemps, mais aboutit à une déformation, par perte d'une partie de la dernière portion du doigt, la phalangette, qui se nécrose. Or, une partie osseuse gâtée ne peut pas rester en place ; il faut qu'elle sorte. La nature l'expulse avec les tissus avoisinants ; de sorte qu'il reste un doigt aminci, sensible au froid, et dont la difformité peut être parfois très gênante.

* * *

Mais cela n'est pas le seul risque à courir. Il y en a d'autres beaucoup plus graves, si le mal siège au pouce ou au petit doigt.

Ces deux doigts ont cette particularité anatomique de communiquer par les gaines qui laissent passer leurs tendons, avec le reste du bras. L'infection qui y siège peut donc très facilement passer du doigt à la main, puis à l'avant-bras et même au bras jusqu'à l'épaule. On saisit tout de suite la gravité de la complication, et comme il importe qu'un panari du petit doigt ou du pouce reçoive sans retard un traitement approprié. Il serait par trop regrettable de rester avec un bras presque inutile, ou même de le perdre tout à fait, faute de s'être soumis tout de suite à un traitement aussi simple que sûr.

* * *

Méfions-nous des panaris, et surtout des remèdes censés infailibles pour les faire avorter ou les guérir, et qui ne doivent leur renommée qu'au fait d'avoir le plus souvent été employés contre des affections qui n'étaient pas de véritables panaris.

Le plus sûr est de ne pas badiner avec le panari.

LE VOEUX DOCTEUR.